

L'eau mise en vers ou la richesse de la poésie

LITTÉRATURE • Des écrivain.e.s suisses ont donné lecture de leurs ilots poétiques. Pour dire la puissance d'imaginaires intimes et paysages mis à flots par l'élément liquide. Un voyage inattendu aux reflets changeants.

L'eau est, parmi les quatre éléments, le principe fondateur de toute vie terrestre. Ressource essentielle gravement menacée par la fonte des glaciers amoindissant le débit hydraulique, pollutions, prédatons, privatisations et conflits, elle a depuis toujours été chantée par les poètes. Elle symbolise le temps, la durée, mais aussi la naissance et le retour. Elle représente la continuité et l'infini renouveau. En marge du Salon des petits éditeurs, le 2 novembre dernier à Chêne-Bougeries, seize auteur.e.s publié.e.s aux Editions des Sables, maison fondée par la femme de plume Huguette Junod, nous disent combien l'eau influe sur les réalités, les visions du monde et les ressentis. Scandée de musique live (piano, clarinette...), cette lecture-événement témoigne que la poésie est un domaine vivant et inventif, diversifié et de haute qualité au sein des lettres romandes.

Genèse et mystère

Au début était l'eau pétrifiée, temps génésiques d'âge de glace hégémonique: «D'abord, il y a longtemps, les glaces se sont étendues sur la terre... / L'eau, de son côté, creusait: parce qu'elle était aveugle», chaloupe, féline, Regina Joye (*Une couronne de feuilles rouges*). Au «gisant d'eau» décrit autrefois par le Valaisan crépusculaire Raymond Farquet, répond maintenant le «Rhône en crue au loin charrie les peines des hommes. / Que les animistes ne surent éviter» dépeint par Pierre Jacquier (*Où sont passées les odeurs des foins*). A la sixième extinction et au collapse de la nature matricé par l'homme, Gabriella Bagglioni préfère bercer de languides visions sous la forme d'une initiation brisée: «Au gré de sa lassitude / Le fleuve caresse / D'insondables mystères». Comme pris dans un rêve panthéiste éveillé qui s'ébroue, on songe alors à Gaston Bachelard nous immergeant dans une superbe méditation, à l'écoute de l'eau et de ses énigmes.

Plongée donc jusqu'aux profondeurs obscures, où gisent mythes, reliques, fantasmes et ductile sens de la vie au côté de Sophie Parlato. «Etre rivière / ne s'abriter de rien / tout capter / débris / gravats / lumière», s'ébroue cette praticienne en écoute sensible, dynamique. Dans l'onde de la frémissante sourcière en géopoétique de renaissance et anamnèse faite rivière, nulle hésitation à «remonter le cours de



«Peindre / ce qu'il y a tout au fond / avec des mots» est le viatique d'Anouk Dunant, archiviste et cycliste impénitente.

DR

nos vies». Ceci au fil de son recueil en quête de tournures rythmiques musicales veinées de mots pulsionnels, *Plus rien à perdre*.

De Louise Labé et Pierre de Ronsard aux poètes surréalistes, de Renée Vivien et Guillaume Apollinaire aux contemporain.e.s, que de beaux vers, d'images denses au cœur de cette «euro-diction» de la chanson poétique déclinant son cours aqueux. «Demain j'irai voir la rivière / une fois encore / j'aurai avec elle / des paroles libres, / un verbe chantant», chantourne Françoise Favre et ses mots «lance-pierre» puisés aux terres de l'«enfantôme». Cet Enfantin qui hante doucement sa vision flaubertienne de l'advenu au miroir d'un regard en marche, éphémère, transitif (*Il n'arriverait jamais rien qu'en passant*).

Selon l'Organisation internationale pour les migrations, environ 19'000 migrant.e.s sont mort.e.s ou ont disparu.e.s en Méditerranée en tentant de rejoindre l'Europe, dont 15% d'enfants. La poésie est une forme interrogative de compagnonnage avec le réel. Son déchiffrement devient alors le possible écho auprès de Bernard Waeber d'une houle puis d'un rivage, où le sourire enfantin est possiblement remplacé par l'empreinte d'Alan Kurdi, enfant kurde syrien mort noyé à 3 ans: «Qui sont ces enfants / qui

traversent les mers / sur des vagues soulevées sans fin/par d'autres vagues?» (*A la fenêtre des jours et des nuits*).

Dialogue entre époques

L'archiviste Anouk Dunant réinvente *La Pêche miraculeuse*, le plus commenté et supposé premier paysage topographiquement exact de l'histoire de l'art. L'œuvre de Konrad Witz (1444) réunit deux épisodes bibliques. La pêche miraculeuse, où les apôtres hissent leurs filets poissonniers sous la houlette de Jésus, rebaptisé «celui au message d'amour» par la poétesse, dont la rêverie de la langue traduit une constante et vibrante sensibilité spirituelle. Et un pêcheur «déjà dans l'eau, pour rejoindre plus vite (ou parce qu'il n'a pas eu confiance?) l'homme au bord, celui au message d'amour». C'est saint Pierre, à la foi défaillante, qui menace de se noyer, voulant rejoindre le Christ, comme éclairé de l'intérieur, lévitant sur l'étendue lacustre.

Son singulier réalisme a conduit l'auteure à le mettre en perspective avec une relecture contemporaine due au Genevois Jean Stern. En 2015, l'ex-billetterie des Bains des Pâquis accueillait ainsi une mise en parallèle de volets de l'œuvre originelle avec des clichés de la rade

réalisés 571 ans «Tout résonne à partir de la peinture flamande de Konrad Witz. Je sillonne l'Europe pour découvrir son œuvre peinte», s'enthousiasme la licenciée en histoire. Le paysage de Witz est une mise en abîme de différentes époques. «Il peint en 1444 une scène biblique se déroulant en l'an 30, l'actualisant pour ses contemporains sur le Lac Léman. Pourquoi dès lors ne pas le refigurer poétiquement pour notre époque?» Le poème souligne enfin un jeu d'échos et de va-et-vient avec le cœur de l'écrivaine s'interrogeant sur la foi. Partant, l'aveu de reconnaissance, «mon cœur dans ses couleurs y pêche / des touches de son histoire / qui me touche». (*Les mots de tout au fond*). Croyant ou athée, on s'en extrait tout touché.

Baleines martyres

Héritier de Dada ou le décrassage des idées reçues, Jean-Luc Fornelli imagine une baleine soumise aux diktats des régimes pistée par «un navire-usine qui bat pavillon japonais / L'enfer des mers / Une sorte de camp de concentration flottant pour marins mammifères / Et autres innocents poissons». Du lourd et du piquant, dans le sillage de J. M. Coetzee, Prix Nobel de littérature parti à l'abordage des effarants et inutiles holocaustes imposés aux animaux par l'anthropocène d'une humanité prédatrice reine (*Elisabeth Costello, L'Abattoir de verre*).

Le poète est frétilant de mélancolie ironiquement désabusée et d'insoumis jeux de langue à mi-corps entre le fou du roi et les bardes de l'impertinence troussée chansons et poésie sonore (Didier Super, Francis Picabia, Charles Pennequin...). Son livre, *Poésie de gare*, est à son souvenir, «fruit de jaillissements à l'aube des beaux jours marins vacanciers. Qui dit mers suggère malheureusement massacre des espèces sans respect de la ressource». A l'image de la complainte de la perche victime de surpêche et son: «Impossible de filer / On va se faire griller / Che fêra fêra / Avec toi la fêra», se déploie un monde minuscule aux enjeux majuscules. Il peut sembler livré aux *punchline* et *running gag*, s'il ne l'était par le truchement d'une écriture précise comme torpille. Elle résulte d'un habile travail sur la langue aux expressions triturées, inversées, tourneboulées. ■

Bertrand Tappolet

Pour découvrir les écrivain.e.s:
www.ed-des-sables.ch